MARIE-JO DALOZ

D'ENTRE LES MONDES

2024

En ces nuits ce rouge

Comme du soleil

Vert vivant d'éther

... qui vient du ciel

Quelques bouts de rien

Deux rêves

La Terre

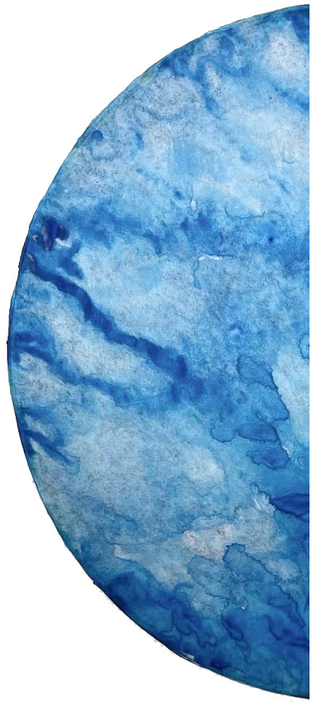
Un rocher

Puis l'hivers

La forêt

Jusqu'à maintenant

« *Vaisselle* » *assiette papier de soie aquarelle 15,7 x 3,3 cm*



Fronton de la porte d'entrée 42 rue Neuve Clairvaux-Les-Lacs

Quelque part

La porte râcle le sol. Il faut la forcer pour la faire pivoter. Elle fait un grognement brusque et saccadé, un bruit grave qui dure. Dans toute cette ombre, son chambranle a quelque chose de sévère. Aussi sombre que l'ombre on ne saurait si c'est la pénombre dans laquelle ses planches se perdent ou son refus à faire actionner ses gonds qui maugréent aussi sourdement. Encore quelques derniers ronchonnements. Puis ouverte finit par se taire.

Je suis sur le matelas rouge.

C'est alors une lumière qui dégringole d'une lucarne des plus banales aménagée entre quelques liteaux et chevrons. Toute fragmentée elle tombe en faisceaux comme des fils jaunes qui auraient été tendus sur un métier à tisser. Elle zèbre l'espace tandis qu'une multitude de particules que sa luminosité révèle soudain volent en suspension. Ce spectacle semblerait immobile si quelque chose ne se répétait pas à l'infini.

Dès lors qu'on s'y arrête, notre attention se lie à la solitude de ce lieu. En cette saison la chaleur semble avoir une influence très particulière, cardée comme une laine nouvellement tondue elle devient l'étreinte d'une pelisse. Elle nous enserre avec l'esprit de ce lieu jusqu'à le faire transpirer, exprimer sa substance d'oublis, une mémoire trop longtemps retenue. L'air rayonne en fils de chaîne longitudinaux, fait frictionner les lisses lumineuses qui se tendent dans le silence d'un satin en train de se tisser. Ici le temps nous fait prendre une trajectoire si différente de celle sur laquelle nous enchaînions nos mouvements. Nous nous sentons glisser dans la foule, entre la nappe des trames et les entrecroisements de ce qui est devenu des fils d'air et de lumière.

Un songe. Un songe duquel on s'éveille comme s'éveille d'une chrysalide un papillon. Un songe pourtant pas moins réel que la vie de la larve tout le temps de sa métamorphose.

Ces rayons de lumière au sein de cet océan d'obscurité, immobiles en apparence, venaient révéler la présence d'histoires. Comme les fils de chaîne d'un métier à tisser ils s'actionnaient empeignés entre les particules de poussières ballantes comme pour dire, comme pour faire émerger des motifs d'une armure aux significations énigmatiques.

Ce silence si chaud et si dense était devenu le nid d'une luminosité qui avait fait de toute cette ombre quelque chose de vivant.

Avec le soir la magie s'estompera me dis-je. Que restera-t-il de de ce mystérieux tissage, de l'expression de ce langage ? Tout ce qui paraissait enseveli dans l'oubli, abandonné dans l'indifférence, semblait frémir, résister transformant cette chape d'ombre en une silencieuse transmission.
Quelque chose en effet semblait monter, de couche en couche, sans hâte, traverser des strates, un mouvement incarné dans cette nuit qui avait pris tout l'espace. Etait-ce la chaleur qui amplifiait sa densité ou son état de torpeur avant que les pierres ne libèrent l'odeur de leur sang ? Les murs étaient bien secs sans chair, sans veine. En effet, peu de chance ici qu'une pluie puisse venir les délivrer, dévoiler leurs senteurs, répandre leurs parfums musqués et toniques, participer à une quelconque régénérescence. Peu de chance qu'un quelconque ruissellement puisse ouvrir leurs corps, découvrir ce qui se creuse en cet instant, ce sentiment de ne pas vouloir se définir, justement dans cet univers inerte qui cherche à vous prendre. Et pourtant.
Les cartons amassés dégelaient leurs mémoires, inexorablement défiaient ma présence. Quel avenir donner à toutes ces histoires cousues d'oublis et de silences ? Jusqu'où reconnaître la légitimité de leur résistance ?

Sous la charpente la nuit avait pris une couleur d'encre duveteuse, lovée entre les murs de pierres apparentes typiques des combles de ces maisons anciennes. Elle en épousait les interstices aux contours parfois squameux y déposant son velours, comme si elle voulait en panser ses aspirités, des fissures jamais réparées. Telle une mer elle se ployait, enlaçait, caressait, s'infiltrait partout, inondant ce sol de béton empoussiéré jusqu'à submerger de son encre chaque entassement devenu difforme avec le temps ou à force de

« Rouge nylon »

récits transformés. Un élan de sollicitude qui s'immobilisa sur l'image d'une nuit d'un paysage de moraines.

Plein minuit.

Elle était devenue le ciel d'une singulière cosmogonie où un silence, suivant un principe, nous imposait le respect. Tout ce fatras hétéroclite mis à l'abandon au pied de ce qui aurait pu ressembler maintenant à une voûte semblait s'être transmué en une énigmatique ordonnance, une sorte de géométrie mystérieuse obscure pour de non initiés. Des lignes aux indescriptibles phosphorescences s'étiraient aussi fines que les fils de soie, mieux vraiment que n'eussent fait beaucoup de personnes de meilleur lignage. Ici, ce sont des araignées qui les traçaient suivant des théorèmes très complexes. Adroites et ingénieuses elles les entrecroisaient et les crochetaient arrimées aux figures surgissantes du magma. L'oreille d'une girafe, une sardine d'une tente disparue, le doigt d'une poupée ou le reste d'un abat-jour tout tordu. Cette science d'arachnides déployait son ingéniosité à dessiner des ramures et autres arborescences se superposant, se succédant…

« Araignées, vos fils sont pleins d'avertissements. Fils qui s'étirent infinis et se soulèvent sur d'infinitésimaux mouvements d'air. De quels rivages reviennent vos frémissements ?»

D'où vient ce vent qui nous emporte parfois sur des terres d'une nouvelle cartographie ? Est-ce lui que nous entendons parfois leur faire écho animé par de lointains mouvements de l'univers ? Depuis quelle éminence nous enseigne t-il à nous détourner subrepticement du réel ? Est-ce l'effet de notre imagination ? Des élucubrations ? Et s'il s'agissait de l'oeuvre d'une intuition ?

Sous cette voûte qui retenait toujours la nuit, l'informe s'affublait d'une patine, une brume qui devait être douce et légère avant qu'elle ne se drape de poussière. Un souffle pourtant soudrait de ce drapé, particulier, aussi mystérieusement que le blanc disparaît lorsque la neige s'en va, mais plus soudain, lâchant du même coup une exhalaison diffuse, véhicule de sensations et d'idées. Suffisait-il d'une attention posée en cet instant pour que ce sentiment puisse dévoiler enfin son existence ? L'atmosphère s'ouvrait, ample, d'une épaisseur sans réserve comme si le présent s'activait à la confluence du passé et du futur, déviant du même coup cette notion linéaire sur laquelle on s'inscrit trop facilement. Le fil du temps s'était éclipsé, comme sorti de ses gonds sur le seuil de l'ouvert. Sensations inattendues qui se chevauchaient, s'interposaient, s'embrassaient même, comme frères et soeurs de différentes lignées exhalant des sortes d'effluences lumineuses sur la courbe de la nuit en coruscantes vagues, halant une aube opaque. L'oxymore devenait à la fois matière et espace. La perception devenait multiple. Le trouble, pourrait-on dire.
Cela se passe généralement lorsque des mondes qui ne devraient que coexister ou se chevaucher finissent, sans savoir comment, par se rencontrer. Cela ne s'éprouve pourtant qu'à travers la poésie, un lyrisme qui vitalise, dépasse des frontières, rend visible l'invisible.

L'aube était là. L'onde nocturne avait quelque peu rafraîchi l'atmosphère. Déjà. C'est comme si j'avais marché à travers nulle part, un monde sans horizon, sans nom, un monde sans qu'il nous concède la possibilité de se situer en son coeur. Cela n'existe pas dit-on. Et pourtant.

De la lucarne revenait le jour. Et bientôt y reverrai-je ses rayons d'or et de lumière, tomber en pluie. Autant de fils tendus qu'une multitude de gouttes qui tombent, silencieuses parfois, ou tambourinantes. Cela a son importance parce que chacune d'elle, quelque soit leur force ou leur fragilité, résume le monde entier des choses.
Où qu'elles puissent tomber ou s'écraser elles nous racontent bien plus que l'odeur de la pluie. Elles nous racontent le cosmos qui se lie aux laves tumultueuses du volcan. Elles nous racontent l'inconnu de mers lointaines en tombant du ciel. Et elles racontent ici en ces nuits ce rouge incandescent de ce matelas échoué en cet endroit d'où s'émancipent mes songes. Elles racontent ce qui ne se dit et qui cependant se tisse mystérieusement dans l'épaisseur oubliée du temps.

Lessivage

Je me souviens de ces planches en bois, bien lisses et cirées dont les effluves nous imprégnaient subtilement d'une certaine douceur et en même temps nous portaient légèrement à la tête.
Mes sœurs, chaque année devaient s'astreindre à les astiquer. De l'eau chaude pour dissoudre une poudre qui sentait fort. Rincer puis encore rincer. Puis, lorsque la pièce était suffisamment aérée pour sécher le bois comme mis à nu, elles ciraient à genoux centimètres carrés après centimètres carrés. C'était une belle cire d'abeille, jaune comme du soleil. Ma mère la mélangeait délicatement avec un peu d'essence de térébenthine. La cire ainsi pénétrait dans les fibres du bois pour venir « le nourrir ». C'était ses mots.
Ce plancher fait de bois débité, assemblé, cloué, chevronné, ne devrait-il pas être mort depuis toutes ces années ?

« Nourrir » parce que même mort il vit encore.

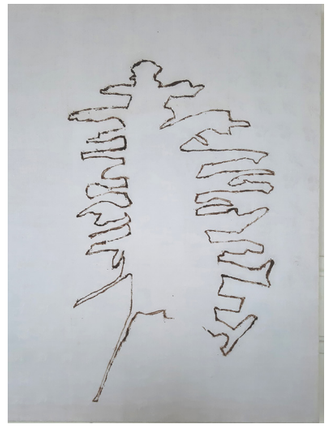
L'âme de l'arbre est encore là.

La voix de ma mère se courbait transformant l'instant dans une suspension. Ses mots nous traversaient d'une vibration. Imperceptibles pour un esprit bien formé. J'étais jeune. Et quand j'y repense, ils venaient de loin. D'aussi loin que l'âge des arbres transformés en planches. Lustrés jusqu'au poli de ce parquet qui ne compte plus les années.

Ce rituel dont l'astreinte répondait à une nécessité profonde, asseyait ces mots sur un socle au centre de la pièce. Le cérémonial alors semblait se prolonger à travers les exhalaisons de la cire en des lieux mystérieusement majestueux. Ces mots avaient le timbre solennel comme des sons dont les ondes infinies ont la faculté de traverser les générations.
Peut-on savoir si ces mots n'étaient pas des maux transformés, ou transmutés ; sublimés en cet instant à travers la sueur de l'a treinte ; seule rosée capable certainement pour elle de générer le passage.

« Un retour silencieux » vaisselles, papier de soie dimensions variables Chez Lermans Marangea

Elles
Radieuses elles avalanchent
D'un vert tout le temps
Vert vivant d'éther
Plus ou moins selon l'air et le vent
Poilues doucement selon
Plus ou moins brillantes
Elles
Immobiles vertes dans le temps
A respirer l'air la lumière et le vent
Selon plus ou moins les saisons
Elles
Par tous les temps
S'inclinant plus ou moins
Plus ou moins rapidement
Selon l'air et le vent
Elles
D'un vert qui s'écrase
De ne pas agir et réagir plus
Lorsque sur leurs vies Ils
Passent



« Mémoire d'une fougère » cendres sur serviette de cérémonie 50 x 60 cm

la rivière qui vient du ciel

« Son chiffon »

(Cotonnade marouflée sur toile, 50 x 80 cm - collection privée)

C'est une pièce de tissu que j'ai utilisée pour essuyer mes pinceaux. Des pièces de tissu comme celle là, on s'en serre, on les jette et on n'en parle plus. Parce que ce ne sont que des bouts de tissu, des restes de mercerie ou de vêtements usés, «des pates», comme elle disait, des bouts sans importance.
Et pourtant....

A la maison, ma mère avait toutes sortes de chiffons. Des cotonnades plus ou moins douces, chacune avec des fonctions particulières. Elle les lavait, les repassait et les pliait avec soin, toutes à la même dimension pour qu'ils forment sur l'étagère de l'armoire une pile équilibrée et bien faite. C'était un travail qui s'ajoutait aux tâches qui lui incombaient. Pour elle, ils avaient leur importance.

Tout de même...
Pourquoi donner à ces bouts de rien aux fonctions si subalternes une telle valeur?
Pourquoi accorder tant de noblesse à ces «pates», qui n'ont d'autres fonctions que de se charger des scories de nos passages ?

Il y a une image gravée dans ma tête, celle de la ménagère qui tend tout son corps au dessus de la table pour atteindre l'extrémité de celle-ci avec son chiffon à la main pour ramasser les restes d'un dîner à peine terminé. Les hommes autour continuant leurs bavardages. Et le chiffon s'imprégnant de tout cela.

Ce sont ces mêmes chiffons que j'utilise pour essuyer mes pinceaux. Humectés de térébenthine ils s'imprègnent des excédents ou de résidus. A quoi d'autre pouvaient-ils prétendre ?
Et pourtant...

« Les secrets de son chiffon » acrylique sur tissus marouflé sur toile 50 x 80 cm

« Deux rêves » planchettes de bois, plâtre, fil de fer 67 x 32 x 13,5 cm

Deux bas filés
j'ai rempli leurs pieds avec de la Molda-dure

Deux tiges comme des antennes
Sans les yeux

Deux syllabes, les mêmes qui s'étirent
Sans les lèvres

Parce que le banc devant la maison est si silencieux

S’il n’y avait rien sur Terre,

Le feu, l’air, l’eau et la terre

S’il n’y avait rien sur terre, il y aurait tout de même le feu pour tourmenter les ombres de la nuit, transformer la matière inerte et indéterminée.

S’il n’y avait rien sur terre, il y aurait tout de même l’air pour générer le souffle,

Et le feu vit autant dans notre cœur que dans le ciel.

Et le verbe est un souffle pour que nous puissions voir que tout existe

Mais pas seulement.

S’il n’y avait rien sur terre, il y aurait tout de même l’eau pour nous dire le temps

Parce que l’eau, depuis le début
Elle nous porte, nous berce, nous endort.
L’eau nous rend notre mère.

S’il n’y avait rien sur Terre,

Ce serait immensément la mer.

Le rocher aux étoiles

Poème d’hiver

Et le ciel parfois trop grand
Et les arbres en sapins verts tout le temps
Et le bleu jusque dans la pluie

Ce chemin qui sillonne d’ombres en ravines
Rigole d’ivresses sourd en robes obscursies

Partir dès lors et chanter et tendre l’oreille
Retrouver cette «mer allée»
De la nuit qui se rit du soleil

« Ce que me raconte ...» graphite sur papier chinois encadré sous verre 47,2 x 63 cm photographié

« Je suis la forêt » charbon terre colle sur toile de coton 150 x 150 cm

J'usqu'à maintenant

Mes chalheureux remerciements à Geneviève Wolf,
pour son écoute, son regard, sa patience... .

@ Marie-Jo Daloz, 2024